

François-Xavier Garneau et la construction d'une mémoire Le 150^e anniversaire de l'« Histoire du Canada »

Gérard Bergeron

Numéro 41, printemps 1995

Dix rendez-vous avec notre histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, G. (1995). François-Xavier Garneau et la construction d'une mémoire : le 150^e anniversaire de l'« Histoire du Canada ». *Cap-aux-Diamants*, (41), 28–31.

François-Xavier Garneau et la construction d'une mémoire

Le 150^e anniversaire de l'«Histoire du Canada»

«Cette histoire, que vous ne connaissez pas, je l'écrirai...»

par Gérard Bergeron

QUAND IL EN EUT L'ÂGE, LE JEUNE FRANÇOIS-XAVIER Garneau, né à Québec le 15 juin 1809, n'a pas eu la chance de pouvoir s'inscrire au Séminaire de Québec à cause de l'impécuniosité de son père, dont il portait le prénom double, et de sa mère, Gertrude Amiot-Villeneuve. De 1814 jusqu'à 1823, François-Xavier fréquenta l'école primaire de son quartier, puis l'école mutuelle de la ville de Québec.

À peu près au même moment, Étienne Parent, né à Beauport le 2 mai 1802, avait eu, lui, l'occasion de faire des études classiques, d'abord à Nicolet de 1814 jusqu'en 1819, puis au Séminaire de Québec, de cette date jusqu'en 1821. Mais il allait quitter cette institution avant les examens terminaux pour entamer, à la demande de la direction du journal, une première carrière dans le journalisme, au *Canadien* de 1822 à 1825, en attendant sa grande période comme directeur du célèbre journal entre 1831 et 1842.

Trois ans plus tard, François-Xavier Garneau relayait, pour ainsi dire, le rôle marquant du journaliste penseur avec la publication, en août 1845, du premier volume, fort attendu, de son *Histoire du Canada*. À cette époque, la ville de Québec, avec ses quelque 8 000 âmes, était relativement à aujourd'hui, un «bien petit monde», tout en étant doublement névralgique comme capitale administrative et ville de garnison.

On contesterait difficilement que Parent et Garneau aient été les deux cerveaux marquants d'une époque qu'on pourrait étendre sur tout le siècle — ce qui n'interdirait pas de prendre en compte les limites et les manques de chacun, bien entendu. Dans leur société, ils furent les premiers à assumer, par la pensée, une situation historique globale, tout autant le journaliste de tous les combats que l'historien d'une évolution ayant, par lui, un sens. Des contemporains le reconnaissaient, qui les affublaient de surnoms



d'une enflure mythologique: Parent, le *Nestor de la presse*; Garneau, l'*Hérodote du Canada*.

Cessant de toujours remettre à un «plus tard» la belle curiosité de les connaître, je me suis récemment imposé l'intéressante expérience de les lire. Et je ne cache pas avoir longtemps entretenu un certain doute sur la validité de leur entreprise respective. Pourtant non. L'un et l'autre valent toujours d'être lus. À partir de maintenant, je ne parlerai que de l'historien pour deux raisons: la première, qui est péremptoire, l'espace m'est mesuré; la seconde, c'est le sujet que la direction de *Cap-aux-Diamants* m'a demandé de traiter pour son numéro spécial du dixième anniversaire.

Il y aurait aussi un troisième motif, de nature chronologique. Le mois d'août 1995 marquera, en effet, le cent cinquantième anniversaire du premier volume de l'*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* d'un nommé François-Xavier Garneau.

François-Xavier Garneau (1809-1866). Notaire et historien, il visite la France et l'Angleterre avec Denis-Benjamin Viger en 1831. Le premier tome de son «Histoire du Canada» paraît à Québec en 1845. Gravure vers 1880. (Coll. «Cap-aux-Diamants»).

Le glorieux surnom d'«*historien national*», François-Xavier Garneau le traîne encore après un siècle et demi. Et, multipliée, une iconographie perpétue son nom par ses deux monuments (l'un au cimetière Belmont où il est inhumé, l'autre devant l'Assemblée nationale, tout à côté de la porte Saint-Louis), par des noms de rues et de parcs, de lacs et de rivières, de diverses écoles et d'un cégep à Québec. Dernièrement, un citoyen de Québec a converti en musée la maison où l'historien a passé ses dernières années, au coin des rues Saint-Flavien et Couillard. Ce n'est probablement pas l'effet d'un hasard vide que notre premier «héros intellectuel» aura justement été un historien...

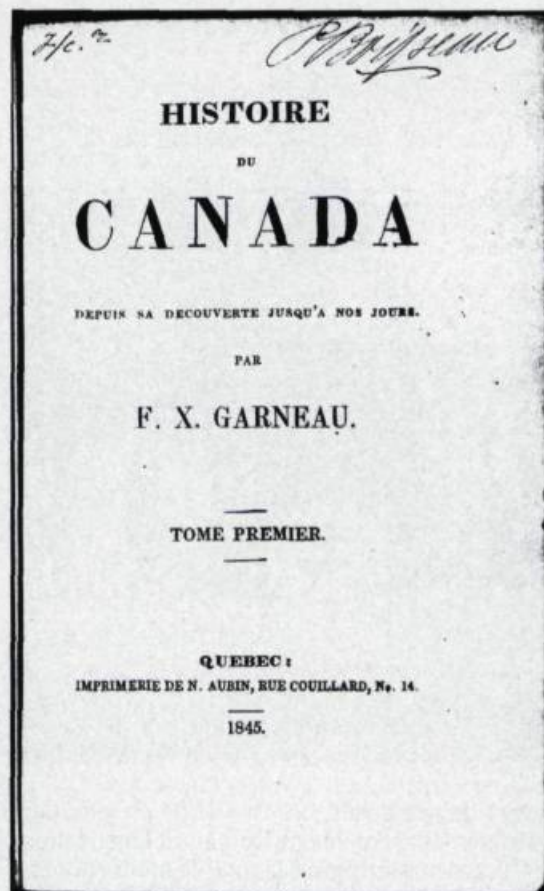
On peut aussi se demander, sans le moindre soupçon de mesquinerie, si toutes ces pieuses attentions peuvent aussi avoir pour effet paradoxal de diminuer quelque peu l'auteur d'une œuvre pourtant unique et très personnalisée. Par exemple, Garneau n'aurait-il été, à point nommé, qu'une espèce de produit inévitable d'une société ayant besoin d'apprendre quel était l'état des lieux après quelque trois quarts de siècle d'un régime de conquête? Ou encore, ne serait-ce pas aussi atténuer le dur combat que le jeune Garneau dut mener pour forger petit à petit sa vocation d'historien, épreuve peut-être plus ardue que la construction de l'œuvre elle-même, une fois qu'il l'eut décidée?

Ajoutons tout de même deux brèves considérations d'un autre ordre. Son grand projet de vie, l'homme Garneau se sentait libre de l'entreprendre, oui mais cette «liberté» était aussi celle d'une immense solitude, de cette «solitude» qu'on vit parmi les siens et sans pouvoir vraiment le dire! Permettons-nous même d'interroger plus profondément la fibre morale de l'homme: courageux, certes, mais il était aussi fort en sa fragilité même, ou pour tout dire vulnérable, devant les lourdes charges de famille et les deuils d'enfants. Surtout à partir de 1843, l'historien sera en butte à un état de précarité physique obsédant, ce «grand mal» épileptique ainsi qu'on l'appelait en ce siècle.

Naissance d'un historien

On peut naître «persan» ou «canadien»: mais on devient historien, sans cesser tout à fait d'être le poète qu'on a été naguère. Du célèbre «incident chez Campbell», il faut tout de même dire un mot. Garneau faisait sa cléricature dans une étude notariale réputée, celle de maître Archibald Campbell, notaire du roi et personnalité influente. L'incident chez Campbell se résume à la vive réplique que le jeune homme de dix-neuf ans fit aux moqueries de confrères de l'autre langue, répétant l'affirmation de Durham à propos du «peuple sans histoire ni littérature»:

«Cette histoire que vous ne connaissez pas, je l'écrirai. Vous verrez que nos ancêtres ont succombé sous le nombre...» Que l'incident ait eu lieu ou non et, si oui, qu'on l'ait correctement rapporté ou non, n'est pas mon propos. J'ai simplement besoin du rappel d'une référence pour introduire deux textes du Garneau en pleine maturité et achevant la publication de son œuvre historique. Les citations qui suivent sont, elles, des documents d'histoire, en outre, adressés à des personnages politiques de haut rang.



Page titre du premier tome de l'«Histoire du Canada» publié à Québec en 1845. Le second tome paraît l'année suivante, le troisième en 1848 et le quatrième à Montréal en 1852. (Coll. «Cap-aux-Diamants»).

Le premier texte est une lettre de Garneau au gouverneur général du Canada, lord Elgin, lui annonçant en date du 19 mai 1849 qu'il serait heureux de lui faire don de son ouvrage.

«J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité si souvent défigurée et de repousser les attaques et les insultes dont mes compatriotes ont été et sont encore journellement l'objet de la part d'hommes qui voudraient les opprimer et les exploiter tout à la fois. J'ai pensé que le meilleur moyen d'y parvenir était d'exposer simplement leur histoire. Je n'ai pas besoin de dire que ma tâche me forçait d'être encore plus sévère dans l'esprit que dans l'exposé matériel des faits.»

L'autre citation provient d'une lettre du 17 septembre 1850 à Louis-Hippolyte La Fontaine: «Il

est probable à voir la tournure lente, mais inévitable peut-être, que prennent les choses dans notre pays, que ce soit le dernier, comme c'est le premier ouvrage historique français écrit dans l'esprit et du point de vue prononcé qu'on y remarque, car je pense que peu d'hommes seront tentés après moi de se sacrifier pour suivre mes traces (...). Je veux entreprendre cette nationalité d'un caractère qui la fasse respecter à l'avenir.»



Offert au Gouvernement du Québec en 1912 par Georges-Élie Amyot, industriel et conseiller législatif, le monument Garneau est l'œuvre du sculpteur français Paul Chevré. Il se trouve devant l'Hôtel du Parlement près de la porte Saint-Louis. Photographie anonyme, 1912. (Coll. Yves Beauregard).

Devant de tels textes, on est justifié de jeter par la fenêtre les éléments mythiques et légendaires de «l'incident» survenu à l'étude de maître Campbell. Il semble bien que ce fut à l'époque des troubles de 1837-1838 jusqu'à l'Union que notre historien se soit engagé à fond dans la rédaction. La totalité de l'ouvrage fut publiée en quatre grandes tranches entre 1845 et 1852. Il y aura huit éditions dont la dernière, en neuf volumes, à l'occasion du centenaire de 1945 (aux Éditions de l'Arbre entre 1944 et 1946). Une édition critique des œuvres complètes de François-Xavier Garneau est en préparation.

De son vivant, l'historien a pu surveiller de près la deuxième et la troisième édition. Son fils Alfred, poète et traducteur de profession, s'est chargé de la préparation de la quatrième; les quatre autres éditions furent publiées sous la responsabilité de son petit-fils Hector. C'est ainsi que la famille Garneau a pu gérer la descendance d'un bien de famille, consacré comme un «bien national».

L'homme Garneau

Après la présentation de l'auteur et de son œuvre, pourquoi pas une présentation de l'homme François-Xavier Garneau? D'abord, par une sèche description de passeport. En séjour à Londres en 1831, il apprenait que «pour voyager en France, il faut avoir un passeport de son ambassadeur». Le jeune homme s'y trouve «ainsi dépeint: taille 5 pieds 5 pouces anglais, âgé de 27 ans, cheveux châtons, front haut, sourcils et yeux châtons, nez moyen, menton rond, visage ovale, teint brun».

Le Garneau de la maturité et de la notoriété, déambulant sur «la grande rue Saint-Jean, à Québec», voici comment le voyait un notaire, qui était aussi journaliste, Louis-Michel Darveau, écrivant en 1873: «Il n'y a pas plus d'une dizaine d'années, si vous vous étiez trouvé, dans la grande rue Saint-Jean, à Québec, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, vous auriez certainement vu passer près de vous un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, à l'air méditatif, marchant d'un pas tranquille et mesuré, mais dont la canne, précédant presque toujours le pas, semblait décrire des hiéroglyphes (*sic*). Chaque jour, si le temps était beau, cet homme faisait, à la même heure, sa promenade habituelle après la fermeture de son bureau. Le maintien modeste de ce promeneur quotidien, ne vous eût probablement pas frappé à première vue; mais si, par hasard, vous l'aviez regardé un peu attentivement, et pourvu que vous eussiez été quelque peu physionomiste, sa figure empreinte d'une douce et poétique sérénité, vous eût de suite révélé l'empreinte du talent qu'elle portait d'une manière aussi évidente que naturelle. Vous auriez eu, en effet, devant vous, le plus laborieux, le plus modeste et le plus distingué des écrivains du Canada: l'historien Garneau.»

Un intellectuel et ses idées

Ses idées? Il en avait eu beaucoup, toutes de son temps, et une bonne partie provenant de son lieu d'origine. Un historien des idées lui a déjà collé une demi-douzaine d'étiquettes idéologiques: «Philosophiquement voltairien et politiquement libéral (démocratie parlementaire), Garneau était socialement conservateur, traditionaliste, déiste.»

L'influence de ses idées? Fernand Dumont, qui a publié un ouvrage d'une grande importance et de haute tenue sur la genèse de notre société, avait écrit quelques années auparavant au sujet de l'*Histoire* de Garneau: «Cette *Histoire* achève le travail de la bourgeoisie professionnelle, bourgeoisie politique et culturelle, pour se confier à une conscience de classe et pour conférer à la collectivité le statut d'une nation.

Cependant, Garneau ne se contente pas de reproduire ou de commenter l'œuvre de cette bourgeoisie; il n'est pas le délégué d'une classe. Il fonde, au creux de son œuvre, sa propre situation à lui: son écriture est un univers doué de sa propre cohérence (...). La nation va mourir dans son existence empirique, mais elle survivra dans la mémoire des hommes grâce au monument édifié par l'écrivain».

Ne convient-il pas de réserver à «l'écrivain» quelques lignes de la fin? Elle sont extraites du dernier paragraphe de l'œuvre monumentale.

«Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des nouvelles théories: ils peuvent se donner toute liberté dans leurs orbites spacieuses. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions; ne nous en éloignons ou ne les changeons que graduellement.»

Rien n'autorise à croire que «l'historien national» changerait aujourd'hui quelque chose à ces lignes — non plus, qu'il n'y changerait rien: probablement l'un et l'autre... ♦



C'est dans cette maison de la rue Saint-Flavien où il habite depuis quelques années, que Garneau décède le 2 février 1866. (Coll. privée).

Gérard Bergeron est professeur émérite à l'Université du Québec (ENAP).

UNE SAISON

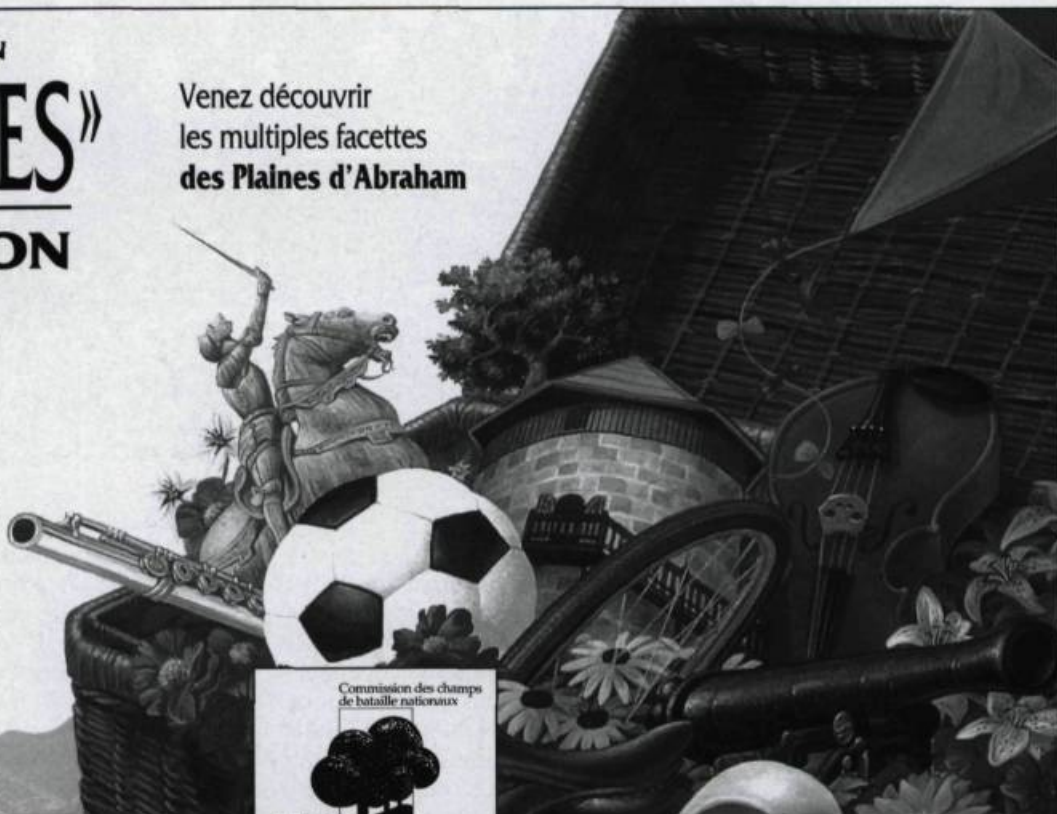
«PLAINES» D'ACTION

Venez découvrir
les multiples facettes
des **Plaines d'Abraham**

- Centre d'interprétation
- Exposition spéciale
- Concerts en plein air
- Tours Martello
- Astronomie
- Animation théâtrale
- Aménagements floraux
- Visites commentées en autobus

Une réservation est requise pour tout groupe de 10 personnes et plus.

Pour réservation et renseignements
(418) 648-4071



Government of Canada

Gouvernement du Canada

The National Battlefields Commission

Commission des champs de bataille nationaux

Canada